

Les réseaux sociaux isolent-ils les individus ?

ARTICLES DE PRESSE

DOCUMENT 1 – *Les Inrockuptibles*, 2017

Instagram serait le pire réseau social pour la santé mentale des jeunes

On a tous déjà ressenti ce sentiment d'infériorité, de malaise, voire d'anxiété, en surfant sur les réseaux sociaux et en voyant les trolls dans les commentaires et les photos hyper photoshoppées des Instagrammeuses. Si les impacts négatifs des réseaux sociaux sur notre bien-être mental et l'estime de soi sont pointés du doigt depuis longtemps par les professionnels, un nouveau sondage vient mettre un coup de massue à Facebook, Snapchat, Instagram et Twitter : ils nuisent gravement à la santé mentale des jeunes de 14 à 24 ans.

Instagram serait même le plus dommageable pour les jeunes, selon cette étude publiée vendredi par deux organismes, la Royal Society for Public Health et le Young Health Movement. Ils ont demandé à près de 1 500 jeunes de 14 à 24 ans d'évaluer les impacts des cinq réseaux sur eux, selon 14 critères différents : la solitude, la perception de soi, l'anxiété, le stress, le harcèlement... Instagram a ainsi reçu la plus mauvaise note, en étant négative sur 7 points.

Instagram le pire, YouTube le meilleur

Snapchat, Facebook et Twitter ne sont pas épargnés. L'impact des trois réseaux seraient majoritairement négatif sur leur bien-être. Les chercheurs les accusent ainsi de prolonger les sentiments d'anxiété ou de mal-être. Seul YouTube est considéré comme le réseau social ayant un impact positif, même si les utilisateurs reconnaissent qu'il les fait moins dormir.

"Il est intéressant de voir qu'Instagram et Snapchat sont classés comme les plus néfastes sur la santé mentale et le bien-être. Les deux plates-formes sont pourtant très axées sur l'image et il semble qu'elles peuvent entraîner des sentiments d'insuffisance et d'anxiété chez les jeunes", a déclaré Shirley Cramer, la directrice générale de la Royal Society for Public Health, l'un des deux organismes à l'origine de l'étude.

Des sanctions pour les entreprises

La directrice de l'organisme demande aux réseaux sociaux de prendre des mesures drastiques pour protéger la santé mentale des jeunes, en les avertissant via une image pop-up qu'ils utilisent le réseau social trop longtemps, ou qu'une image a été photoshoppée.

Theresa May, la nouvelle Première ministre de l'Angleterre, a indiqué aux réseaux sociaux qu'ils devaient protéger les jeunes utilisateurs, notamment avec des messages d'avertissement. En février, Jeremy Hunt, le secrétaire de la santé, avait déjà averti les entreprises qu'elles pourraient être sanctionnées si elles ne faisaient pas davantage pour lutter contre le harcèlement, la cyber-intimidation et les messages à caractère sexuel.

6 clés pour comprendre comment vivent les ados sur les réseaux sociaux

A l'occasion de la sortie du livre de danah boyd « *It's complicated* » qui explore la vie des jeunes sur Internet, nous lui avons demandé des pistes pour comprendre leur comportement en ligne lors du festival South by Southwest.

Après dix années de travail auprès de jeunes Américains, danah boyd, blogueuse sans majuscule, chercheuse chez Microsoft Research et professeure associée à l'université de New-York, publie un livre pour éclairer l'usage que les ados ont des réseaux sociaux.

It's complicated : *the social lives of networked teens* veut expliquer aux parents ce que font concrètement leurs enfants sur Internet, s'attachant à démonter plusieurs fantasmes et à nuancer les risques les plus couramment évoqués par les parents (cyber-addiction, perte d'identité, disparition de leur vie privée, harcèlement, mauvaises rencontres...).

It's complicated, du nom du statut Facebook, illustre toutes les facettes de cette vie en ligne qu'ont les adolescents aux yeux rivés sur leur smartphone. Nous avons rencontré danah boyd à Austin, au festival South by Southwest. Elle a donné plusieurs pistes pour comprendre comment les ados vivent sur les réseaux sociaux.

Les copains d'abord

Pour danah boyd, « *les réseaux sociaux sont un endroit où les jeunes peuvent se rassembler avec leurs amis. Il faut prendre ça comme un espace public dans lequel ils traînent.* »

Ces « rassemblements » sur Instagram, Snapchat, Twitter et consorts, sont la conséquence selon elle des restrictions imposées ailleurs. « *Dans l'histoire des jeunes aux Etats-Unis, avant la généralisation des ordinateurs et d'Internet, il a progressivement été de plus en plus difficile de se déplacer et de voir ses amis. Écoles éloignées du centre-ville, restrictions sur l'argent de poche et les sorties aux centres commerciaux ont empêché les jeunes de passer du temps ensemble. Dans beaucoup de familles, la peur de l'extérieur et du danger de l'inconnu a conduit à un cloisonnement plus important.* »

« *Et puis, la technologie est arrivée* », se souvient danah boyd, qui s'appuie sur son expérience personnelle : « *Dans les années 90, je me suis rendu compte que les ordinateurs n'étaient pas que des machines mais étaient en fait peuplés d'humains qui conversaient entre eux. Ça m'a paru tout de suite beaucoup plus intéressant. J'ai pu enfin avoir une vie sociale active, à travers des forums ou ce qu'on n'appelait pas encore des blogs, et faire des rencontres qui m'ont profondément marquée.* »

Le phénomène se répète aujourd'hui sur les réseaux sociaux, avec une multitude d'outils et des milliers de services qui permettent aux adolescents d'avoir plusieurs niveaux de conversations « *dans l'intimité de leur téléphone* », la plupart du temps avec des cercles d'amis proches. « *La plupart des jeunes n'aiment pas parler avec des inconnus, malgré toutes ces technologies incroyables qui permettent de communiquer avec le monde entier. Mais les jeunes Américains ne sortent pas de leurs frontières. Ils s'en tiennent à leur désir fondamental d'adolescent : voir leurs amis, parler avec eux de leur expérience et de ce qu'ils connaissent (comme la vie scolaire), et tout ça à l'abri des parents.* »

Discuter avec les adolescents de leurs utilisations

Cette utilisation trouble parfois les parents. Dans la préface de son livre, danah boyd raconte comment un jeune, après lui avoir expliqué sa chaîne Youtube en détail, lui a demandé si elle pouvait aller l'expliquer à ses parents. « *Ma mère pense que tout ce qui se passe en ligne est mauvais. Vous semblez comprendre que ce n'est pas le cas, et vous êtes une adulte. Est-ce que vous pouvez lui parler ?* »

danah boyd se permet de donner quelques conseils aux parents intrigués ou déçus, justifiés par son long travail de recherche auprès des jeunes : « *Faites tout ce que vous pouvez pour garder votre calme ! La tentation est de tout contrôler et d'imposer des restrictions très fortes sur les connexions des adolescents. En faisant ça, vous aurez démontré que vous avez un pouvoir, mais vous n'obtiendrez pas leur confiance. De même, espionner ses enfants en permanence n'est pas la bonne solution. Ça ne fera que créer des conflits et augmenter le stress des adolescents qui, de toute façon, trouveront des moyens de contourner cet espionnage avec des applications que vous ne connaissez pas. Il faut poser des questions, dialoguer ouvertement, plutôt que de présumer tout savoir. Il faut également créer autour d'eux un réseau d'adultes vers lesquels ils pourront se tourner en cas de problème : c'est l'une des principales missions d'un parent.* »

La vie privée n'a pas disparu

« *Les jeunes sont obsédés par leur vie privée. Ils veulent avoir le contrôle de leur vie sociale à tous les niveaux. Leur préoccupation majeure est de pouvoir se construire librement, sans avoir leurs parents sur le dos. Alors ils apprennent à maîtriser les paramètres de confidentialité des services qu'ils utilisent, même s'ils sont compliqués. Ou alors, ils les détournent en se créant des faux profils avec des pseudos.* »

C'est la raison pour laquelle, selon danah boyd, les jeunes cherchent de nouveaux lieux de socialisation en ligne lorsque leurs parents deviennent leurs amis sur Facebook, ou les suivent sur Twitter. « *Ce n'est pas cool quand la famille débarque là où on traîne avec ses amis. Alors on trouve un nouvel endroit.* »

Dernièrement, la très forte utilisation de Snapchat a répondu à ce besoin. Mais a aussi ajouté une dimension supplémentaire, celle de l'éphémère (Snapchat permet d'envoyer des photos qui ne s'affichent que quelques secondes sur l'écran avant de disparaître). Le succès de l'application montre, pour danah boyd, que les jeunes ont conscience des risques potentiels à poster de nombreuses photos ou vidéos d'eux sur les réseaux sociaux, qui pourront ressurgir des années plus tard. « *Un monde où tout est permanent et stocké en ligne n'est pas confortable. Snapchat, ce n'est pas qu'une question d'intimité : pour les ados, c'est une manière de contrôler encore plus ce qu'ils envoient. Avec cette application, ils se concentrent sur le présent : leurs blagues et messages qu'ils s'envoient sont faits pour un instant T, pas pour l'avenir. Quant à l'envoi de photo dénudée, c'est minime. Et, ce sont souvent des adultes qui s'y sont fait prendre...* »

Les ados sont à la recherche d'attention

Dans un moment de leur vie où priment la recherche d'identité et la construction de soi, les réseaux sociaux permettent aux adolescents d'obtenir quelque chose. « Les jeunes partagent des phrases et des images dans l'espoir d'avoir un retour. Les "J'aime", les retweet, toutes les interactions générées par ce qu'ils postent en ligne sont perçues comme des marques d'attention qui leur font du bien. Et il ne faut pas donner plus d'importance à un "J'aime" qu'à un hochement de tête dans une conversation. »

Cette recherche d'attention peut prendre l'aspect d'un nombre incalculable de "J'aime" ou d'une course à la célébrité. « Beaucoup de jeunes sont visibles, parfois très visibles en contrôlant des profils qui génèrent beaucoup de "J'aime" ou de "Retweet" parce qu'ils veulent, au départ, être reconnus de leurs amis. Le nombre de followers vient en complément des nouvelles Nike, et a remplacé le blouson de cuir. »

Là encore, le récent succès de Snapchat s'appuie sur ce besoin d'obtenir de l'attention - et de s'assurer que l'interlocuteur est bien présent. « *Pour regarder une image sur Snapchat, il faut faire une pause pendant une dizaine de secondes [...]. Le récepteur doit prendre le temps de tout arrêter pour regarder ce message éphémère. Il y a des milliers de tweets, de photos sur Instagram, personne ne peut tout lire ou tout voir dans ces flux gigantesques de données. Snapchat modifie en cela notre comportement face à Internet : on est sûr que la personne qui reçoit notre image a focalisé son attention sur cette dernière.* »

En se prenant en photo, les jeunes s'approprient le monde

Selon la chercheuse, les selfies (autoportraits) qui ont envahi les réseaux sociaux ces dernières années ne sont pas le reflet d'un nouveau narcissisme adolescent. D'ailleurs, le fait de se prendre en photo soi-même n'est pas nouveau. « *Un selfie permet à celui qui se photographie de prendre possession d'un lieu, d'un moment et d'un contexte. Les gens cherchent simplement à célébrer l'instant en se prenant en photo. Mais c'est aussi une façon d'être présent et d'affirmer au monde qu'on est quelque part. Le but étant ensuite d'en discuter avec son entourage.* »

Elle explique de la même manière le succès chez les jeunes des nombreuses applications dédiées à la retouche d'images (Instagram avec ses filtres, Vine avec son montage, Snapchat avec ses dessins, etc.). « *Plus besoin de Photoshop ! Avec des smartphones, qui combinent appareils photos et applications, on peut s'approprier la réalité et la partager telle qu'on la voit ou avec le sens qu'on veut lui donner. Et cela permet d'éviter d'avoir à se définir avec du texte, dont tout le monde n'a pas la même maîtrise.* »

Les adolescents sont des internautes comme les autres

Selon danah boyd, « *les adolescents sont comme nous. Toutes les conclusions auxquelles je parviens après mes recherches peuvent s'appliquer à d'autres catégories sociales qui ont une vie active sur Internet. Ce qui est différent pour eux est qu'ils se construisent une identité, avec bien plus de contraintes, et qu'ils recherchent une liberté qu'ils doivent conquérir, à la différence des adultes qui l'ont déjà obtenue.* »

« *Ils utilisent pour ça d'une manière formidable les outils numériques à leur disposition. Ils veulent donner du sens à leur vie, et s'appuyer sur leurs amis. Les réseaux sociaux leur servent à ça.* »

Sur Instagram, l'insupportable tyrannie du cool

Ils sont minces, mangent sain, voyagent beaucoup, sont heureux... du moins sur leurs photos. De plus en plus d'utilisateurs dénoncent la surenchère de mise en scène chez les "influenceurs", ces stars du réseau social aux millions d'abonnés.

Plages de sable blanc, piscines à débordement, intérieurs somptueux... Tel est le quotidien rêvé des stars d'Instagram, autrement appelées « influenceurs », qui réunissent des centaines de milliers d'abonnés, parfois même des millions. Scénographie, retouches et filtres n'ont plus de secret pour eux. Devenus des véritables pros de la communication, ils ont fait du partage d'instantanés un art très codifié où les apparences sont reines.

Cette tyrannie du cool véhiculée par le réseau social (créé en 2010) n'est pas nouvelle. En 2015, elle était dénoncée par une jeune influenceuse suivie par 700 000 abonnés. Essena O'Neill, une Australienne de 19 ans, s'était subitement retirée d'Instagram, supprimant dans la foulée 2 000 clichés. En-dessous de ceux encore visibles, elle avait édité des commentaires afin d'exposer les véritables conditions dans lesquelles les photos avaient été prises. Loin de la facilité idyllique affichée sur les images, la jeune femme racontait plutôt les marques mises en avant à dessein, les prises à répétition et l'insatisfaction profonde qui constituaient la toile de fond de son expérience d'instagrammeuse star. Aujourd'hui, la jeune Australienne s'est définitivement retirée des réseaux sociaux.

Depuis ce « burn-out » très médiatisé, les langues se délient petit à petit. Il y a deux ans, la photographe thaïlandaise Chompoo Baritone se jouait déjà du hors-cadre savamment dissimulé par les clichés bien rognés d'Instagram. Dans la continuité de son travail photographique, elle a publié en février 2017 une vidéo où elle met en scène les situations mornes et décevantes du quotidien qui peuvent se cacher derrière des posts alléchants.

Il faut dire qu'une fois qu'un instagrammeur accède au statut d'influenceur, les marques commencent à s'intéresser à ses activités, et il devient parfois un vrai professionnel dûment rémunéré pour ses clichés (en cadeaux, ou en argent sonnante et trébuchante). Mais à force de faire du placement de produits, leur démarche perd évidemment en authenticité.

C'est par exemple le cas de nombreux « travel bloggers » (blogueurs de voyage), certainement les plus enviés d'entre tous. Leur vie consiste à documenter en photos leurs excursions aux quatre coins du globe. Quitte à limiter l'exploration touristique. L'une d'entre eux, Sara Melotti révèle une réalité bien plus prosaïque. Elle dénonce une « mafia Instagram » qui traque des « spots » (souvent les mêmes) afin d'obtenir la photo « parfaite », avant de quitter les lieux *illico presto*. La logique est purement commerciale : ces travel bloggers sont financés par des agences de voyage, et un seul post peut rapporter jusqu'à plusieurs milliers d'euros.

La vacuité peut atteindre des sommets, comme dans le cas de cette blogueuse voyage soupçonnée d'avoir intégralement « photoshopé » ses clichés. Au Taj Mahal, elle n'hésite pas à retoucher à gogo pour faire disparaître tous les touristes du cadre (un procédé très prisé par les stars d'Instagram). A New York, elle pose à l'intérieur d'un building, devant une vue de la ville. Sauf que la Freedom Tower, construite il y a quatre ans, est manquante. Plus loin, elle se met en scène avec une glace à vingt minutes de voiture du lieu où se trouve le glacier en question. Au point que certains internautes, indignés, se demandent si elle s'est même rendue sur place...

Ces mises en scène mensongères seraient presque anecdotiques si elles n'étaient sources potentielles de mal-être psychologique chez les internautes « lambda ». Instagram se révèle ainsi être le pire réseau social pour la santé mentale des jeunes, selon un rapport récent d'une ONG britannique, tandis qu'une autre étude, parue en janvier 2017, établit un lien direct entre le culte de la perfection omniprésent sur Instagram et les troubles de l'alimentation. Il faut dire qu'entre idolâtrie (à coups de hashtags #foodporn) et méfiance (à grand renfort de smoothies verdâtres et d'aliments « healthy »), la plateforme nourrit une obsession ambivalente pour les aliments, qui semblent davantage être là pour décorer que pour être ingérés... Du coup, de plus en plus d'utilisateurs et d'utilisatrices essaient de remodeler les codes du réseau social, et dévoilent les astuces d'angle, de lumière et de postures qui font paraître les jeunes femmes (les plus touchées sans doute par cette obsession des apparences) plus minces, en y superposant des images plus fidèles à la réalité. Et de s'affranchir ainsi avec humour de l'impératif de maigreur qui prévaut.

Le compte @Youdidnoteatthat (« tu n'as pas mangé ça »), par exemple, suivi par 126 000 followers, s'amusait, en 2014, de cette attirance-répulsion pour la malbouffe. Avec un humour un peu douteux, il compilait toutes les photos d'influenceurs (le compte cible malheureusement surtout les femmes minces) s'affichant avec d'énormes burgers, glaces, pizzas huileuses et autres hot-dogs... Cette fausse décomplexion face à la nourriture était moquée, car les influenceurs font plutôt figure de *control freaks* pour tout ce qui touche à leur image. Il est donc très probable que les burgers aient été vite reposés une fois la photo prise.

Dans la lignée de @youdidnoteatthat, d'autres comptes parodiques sont apparus [...]. Rire de l'absurdité de certains clichés est un bon début. Peut-être qu'à terme, les utilisateurs réussiront à se défaire de l'emprise accablante de ces ambassadeurs infatigables du cool. Et peut-être qu'Instagram (re)deviendra un réseau social où il fait bon être, pour tout le monde.

Une étude tente de répondre à la question : « Se sent-on seul parce qu'on passe trop de temps en ligne, ou passons-nous trop de temps en ligne justement parce qu'on se sent seul ? »

Des chercheurs de l'université de Pittsburgh (Pennsylvanie) se sont intéressés à la relation qui pourrait exister entre le temps passé ou perdu sur les réseaux sociaux et le sentiment d'isolement de ceux qui les utilisent. Les résultats de leur étude, réalisée en 2014, viennent d'être publiés dans l'*American journal of preventive medicine*.

La méthodologie :

Un échantillon de 1 787 Américains âgés d'entre 19 et 32 ans ont été questionnés sur la fréquence d'utilisation et le temps passé, en dehors du « temps de bureau », sur onze réseaux sociaux : Facebook, YouTube, Twitter, Google Plus, Instagram, Snapchat, Reddit, Tumblr, Pinterest, Vine (RIP), LinkedIn.

Ils ont répondu à un questionnaire pour déterminer leur « isolement social perçu », dont l'échelle évalue « la perception d'être évité, exclu, détaché, déconnecté ou inconnu des autres ». Le but n'était pas de définir l'isolement « objectif » du sujet, mais pour le sujet de leur dire le degré d'isolement dans lequel il a l'impression de vivre. « La perception d'être isolé socialement et seul – et pas seulement le manque objectif de connexions sociales – est particulièrement liée à des maladies physiques et mentales », rappellent en introduction les chercheurs.

Les conclusions :

Les données récoltées ont permis aux chercheurs de dire qu'il existe un lien important entre « l'isolement social perçu » et une forte utilisation des réseaux sociaux, « même après avoir pris en compte des facteurs démographiques et sociaux qui auraient pu influencer les résultats » :

- comparées aux personnes qui utilisent les réseaux sociaux pendant moins d'une demi-heure par jour, celles qui le font pendant plus de 121 minutes ont deux fois plus de chances de ressentir un isolement social perçu plus élevé ;

- comparées à celles qui ont visité des réseaux sociaux moins de neuf fois par semaine, celles qui les ont visités plus de 58 fois ont trois fois plus de chance de ressentir un isolement social perçu plus élevé.

« Nous sommes des créatures fondamentalement sociales, mais la vie moderne a tendance à nous compartimenter plutôt que de nous rapprocher. On peut avoir l'impression que les réseaux sociaux nous permettent de remplir ce vide social, mais je pense que cette étude suggère que ce n'est peut-être pas la solution que les gens espéraient », dit le professeur Brian Primack, qui a dirigé l'étude.

Les chercheurs émettent plusieurs hypothèses, plus ou moins crédibles, pour tenter d'expliquer ce lien. A trop traîner en ligne, on se sentirait plus seul parce que :

- « Plus on passe du temps sur Internet, moins on a de temps pour des interactions dans la vie réelle » ;
- « Certaines caractéristiques de la vie en ligne facilitent le sentiment d'exclusion. Par exemple, quand un individu découvre des photos d'un événement auquel il n'a pas été invité » ;
- « Être exposé à une représentation idéalisée de la vie d'autrui peut susciter la jalousie et vous faire ressentir que votre vie est décevante et morne en comparaison. »

Un lien, mais pas de lien de causalité

Ceux d'entre nous qui perdent leur temps sur les réseaux, et sont extrêmement conscients de le perdre, se reconnaîtront dans (certains) des mots et (certaines) des conclusions du professeur Primack. Cette impression de passer beaucoup plus de temps que nécessaire à faire F5 sur Facebook, à tourner en rond sur Pinterest, à voir son flux Twitter défiler sur l'écran, pour être sûr de ne rien rater.

Si vous êtes arrivés à ce stade de l'article, c'est que le sujet vous intéresse, plus que le seul partage de son titre sur les réseaux sociaux (bravo !). Si les chercheurs notent que les personnes qui ont passé le plus de temps sur les réseaux sociaux sont aussi celles qui se considèrent comme les plus isolées, ils ne disent pas que les réseaux sociaux sont la raison de cet isolement. Aucun lien de causalité ne peut être scientifiquement prouvé.

« Nous ne savons pas ce qui est apparu d'abord : l'utilisation des réseaux sociaux ou l'isolement social perçu », résume la professeure Elizabeth Miller, coauteure de l'étude.

La question à laquelle les chercheurs ne peuvent pas répondre est : se sent-on seul parce qu'on passe trop de temps en ligne, ou passons-nous trop de temps en ligne justement parce qu'on se sent seul ? « Cela pourrait être une combinaison des deux, tente Elizabeth Miller. Mais même s'il y avait un isolement social au départ, il n'a pas été soulagé par plus de temps passé en ligne. »

L'étude fait attention à ne pas tomber dans la conclusion binaire facile de dire que tout est de la faute des réseaux sociaux. En partant d'un constat médical reconnu (la hausse de l'isolement des jeunes aux Etats-Unis), elle tente de comprendre sa relation avec un aspect de la vie quotidienne qui ne va pas disparaître (90 % des « jeunes adultes » américains étaient sur les réseaux en 2014, selon le Pew Research Center) et a le mérite d'ouvrir des futures pistes de recherches en ne considérant pas ce qu'apporte la technologie uniquement sous un aspect négatif ou pessimiste.

Cette approche du « verre à moitié plein » apporte notamment cette conclusion :

1. d'accord, la forte utilisation des réseaux sociaux est liée à un isolement perçu fort ;
2. mais elle « pourrait aussi offrir des opportunités de socialisation qui ne sont pas optimisées » ;
3. des individus disent que leur temps passé en ligne comporte des interactions avec d'autres individus, mais que celles-ci ne « se traduisent pas en de « vraies » interactions sociales » ;
4. « Par conséquent, un des leviers d'intervention potentiels pour les pouvoirs publics serait d'essayer d'aider à transformer ces interactions en ligne en des relations plus importantes et concrètes. »

La Chine commence déjà à mettre en place son système de notation des citoyens prévu pour 2020

Lancé en 2014, le projet vise à récompenser les bons comportements et à punir les mauvais via un système de points. La mise en place a déjà commencé : dès le 1er mai 2018, les Chinois ayant une mauvaise «note sociale» se verront interdire l'achat de billets de train ou d'avion pour une période pouvant aller jusqu'à un an, a fait savoir Pékin vendredi dernier.

Des points en plus pour l'achat de produits chinois, de bonnes performances au travail ou la publication sur un réseau social d'un article vantant les mérites de l'économie nationale. Des points en moins en cas d'opinions politiques dissidentes, de recherches en ligne suspectes ou de passages piétons traversés à la hâte, alors que le feu est rouge. La Chine travaille depuis 2014 sur un système d'évaluation de ses propres citoyens programmé pour être mis en place en 2020. L'empire du Milieu vient même d'accélérer le calendrier: dès le 1er mai prochain, les individus ayant une mauvaise «note sociale» seront inscrits sur une liste noire les empêchant d'acheter des billets de train ou d'avion pour une période pouvant aller jusqu'à un an, selon deux communiqués de la Commission nationale de développement de la réforme en date du deux mars et publiés sur internet vendredi dernier. Lors du Chaos Communication Congress (CCC), l'une des plus importantes conférences de hackers qui se tenait en décembre 2017 à Leipzig, la chercheuse Katika Kühnreich avait présenté les résultats de ses recherches sur le sujet.

D'après elle, un tel système fonctionnera en exploitant les mécanismes du jeu, tels que les scores et la comparaison entre amis, pour devenir un insidieux mais très puissant instrument de contrôle social. Il combinera les données de plusieurs outils existants, dont ceux déployés par les géants du Web Alibaba, Tencent et Baidu. Tous trois ont d'ores et déjà lancé des expérimentations sur ce système de «crédits sociaux», qui donne accès à certains services en fonction de l'évaluation du client. 700 millions d'internautes ont accès à leurs services respectifs en Chine. «Le SCS (pour Social Credit System) utilisera de vrais noms, des données de consommateurs, notamment via Alipay, le système de paiement d'Alibaba, ou des applications de rencontres, dont Baihe», précise Katika Kühnreich. Les enregistrements des tribunaux, de la police, des banques, des impôts et des employeurs, seront eux aussi utilisés.

En résultera une note globale, à la manière de l'indice de «désirabilité» attribué par l'application de rencontres Tinder. De cette même note pourra dépendre l'accès des Chinois aux transports publics, à certains services d'État, logements sociaux et formalités de prêts. Katika Kühnreich note que l'accès des plus méritants à certains emplois ainsi que la limitation de l'accès Internet pour les moins performants sont déjà évoqués. Le gouvernement chinois y voit un moyen de mieux contrôler sa population gigantesque en améliorant l'application des règles sur son territoire.

Une évaluation permanente

L'initiative rappelle le «credit score» américain, cette note attribuée aux résidents des États-Unis pour évaluer leur capacité à être un bon ou un mauvais payeur. Le système élaboré en Chine va plus loin, par le volume de données combinées et par l'intégration d'informations liées à l'entourage des personnes notées pour déterminer leur score. Il rendrait envisageable de perdre des points en raison d'une amitié avec une personne pourvue d'une note faible.

Katika Kühnreich se garde bien de blâmer la Chine sur le sujet. Elle estime qu'un tel projet de surveillance pourrait être étendu à d'autres pays. «Il y a une forte tendance actuelle à vouloir résoudre les problèmes de société avec des solutions technologiques, ou du moins, de tenter de le faire, explique-t-elle. Cela se produit actuellement en Chine, mais nous sommes loin d'en être exemptés en Occident».

La question de la surveillance est un sujet central en Chine. Le pays met actuellement en place le système de caméras de surveillance le plus sophistiqué au monde. Quelque 170 millions de caméras dotées d'intelligence artificielle ont déjà été installées, et près de 600 millions pourraient l'être d'ici à 2020. En pleine croissance, le marché de la reconnaissance faciale a dépassé le milliard de yuans (128 millions d'euros) en 2016 et devrait être multiplié par cinq d'ici à 2021, selon une étude du cabinet Analysys. Mi-décembre, l'association Human Rights Watch a accusé les autorités chinoises d'enregistrer les données biométriques de toute la population du Xinjiang, où vit une importante minorité musulmane, les Ouïghours. La mise en place d'un programme de santé avait alors été évoquée.

« Ami », vous avez dit « ami » ?

Facebook et les autres réseaux sociaux accélèrent le processus d'affadissement du concept d'amitié, engagé depuis longtemps. Parents et enfants, employeurs et employés, tout le monde est l'ami de tout le monde. Et quand nous avons 768 « amis » en ligne, en avons-nous un seul ? Retour sur les métamorphoses de l'amitié en Occident, de l'Antiquité à nos jours, en passant par Montaigne.

Nous vivons une époque où l'amitié est devenue tout et rien à la fois. De relation caractéristique de la modernité, elle a acquis ces dernières décennies le statut de relation universelle : le type de lien à travers lequel tous les autres sont compris, à l'aune duquel tous sont évalués, dans lequel tous se sont dissous. Les partenaires amoureux se désignent respectivement sous le terme de copain ou copine. Chacun des époux se flatte d'être le meilleur ami de l'autre. Les parents demandent à leurs jeunes enfants et implorent leurs ados de les considérer comme des amis. Les frères et sœurs devenus adultes, libérés de la compétition pour les ressources parentales qui, dans la société traditionnelle, en faisait tout sauf des amis (songeons à Jacob et Ésaü), se traitent aujourd'hui exactement en ces termes. Les enseignants, les prêtres, et même les patrons cherchent à alléger et légitimer leur autorité en demandant à ceux qu'ils supervisent de les considérer comme des amis. Nous nous appelons tous par notre prénom, et quand nous élisons notre président, nous nous demandons avec lequel des candidats nous préférierions boire une bière. Comme l'a bien vu l'ethnologue Robert Brain, nous sommes désormais amis avec tout le monde (1).

Mais que devient l'amitié dans notre meilleur des mondes médiatisés ? Le phénomène Facebook, venu bouleverser l'espace social de manière si soudaine, mérite un peu de réflexion. Reléguées à nos écrans, nos amitiés sont-elles encore autre chose qu'une forme de divertissement ? Réduites à la taille d'un poster sur un mur, ont-elles encore un contenu ? Quand nous avons 768 « amis », dans quelle mesure en avons-nous seulement un seul ? L'amitié contemporaine ne se résume pas à Facebook, mais Facebook ressemble fort à son avenir. Facebook, comme MySpace, Twitter et nos prochains engouements, ne sont toutefois que les dernières étapes d'un long processus d'amoindrissement. Ils ont accéléré la fragmentation de la conscience, mais n'en sont pas à l'origine. Ils ont réifié l'idée d'amitié universelle, mais ils ne l'ont pas inventée. Rétrospectivement, il était inévitable qu'après avoir décidé de devenir ami avec tout le monde, nous oublierions comment être ami avec quiconque. Nous nous félicitons peut-être aujourd'hui de notre aptitude à l'amitié, mais il n'est pas sûr que nous sachions encore ce que cela signifie.

Achille et Patrocle, David et Jonathan...

Comment en sommes-nous arrivés là ? L'Antiquité ne pouvait pas se faire une idée plus différente de l'amitié que la nôtre. Prenons Achille et Patrocle, David et Jonathan, les personnages virgiliens de Nisus et d'Euryale (2) : loin d'être banale et universelle, l'amitié dans l'esprit des Anciens était rare, précieuse et conquise de haute lutte. Dans un monde organisé autour des relations de parenté et des rapports dynastiques, les affinités électives étaient exceptionnelles, voire subversives, bravant les lignes d'allégeance établies. David aimait Jonathan malgré l'inimitié de Saül, le père de Jonathan ; l'attachement d'Achille pour Patrocle était plus fort que sa loyauté envers la cause grecque. L'amitié était une noble vocation et faisait appel à des qualités de caractère peu communes – enracinée dans la vertu, selon Aristote et Cicéron, elle était dédiée à la recherche de la bonté et de la vérité. Et, parce qu'elle était considérée comme supérieure au mariage et au moins équivalente à l'amour charnel, son expression atteignait souvent à l'intensité érotique. L'amour de Jonathan, chantait David, « était pour [lui] plus merveilleux que l'amour des femmes ». Achille et Patrocle n'étaient pas amants – les deux hommes dormaient sous la même tente, mais ils partageaient leur lit avec des concubines –, mais ils étaient liés par un sentiment plus élevé. Achille refusait de vivre sans son ami, de même que Nisus mourut pour venger Euryale, et que Damon s'offrit à la place de Pythias (3).

L'avènement du christianisme éclipça l'idéal classique. La pensée chrétienne découragea les attachements personnels intenses, le cœur devant se tourner vers Dieu. Au sein des communautés monastiques, les affections privilégiées étaient perçues comme une menace pour la cohésion du groupe. Dans la société médiévale, l'amitié était associée à des attentes et des obligations bien précises, souvent officialisées par un serment. Les seigneurs et les vassaux employaient le langage de l'amitié. « Se porter caution » – garantir un emprunt, comme dans *Le Marchand de Venise* – était une institution majeure de l'amitié à l'aube de l'ère moderne. Le parrainage fonctionnait dans la société catholique (et continue de fonctionner en bien des endroits) comme une forme d'alliance entre familles, une relation non seulement entre le parrain et son filleul, mais entre le parrain ou la marraine et les parents. Dans l'Angleterre médiévale, le parrain et la marraine étaient qualifiés de godsibs (frères par Dieu) ; en Amérique latine, ce sont des compadres, des coparents, terme dont la langue américaine a fait un synonyme d'ami intime.

Comme d'autres modes de sentir de l'Antiquité, la conception classique de l'amitié fut ranimée par la Renaissance. La vérité et la vertu, de nouveau, par-dessus tout : « Il faut besoin d'oreilles bien fortes, écrivait Montaigne, pour s'ouyr franchement juger. Et par ce qu'il en est peu, qui le puissent souffrir sans morsure : ceux qui se hazardent de l'entreprendre envers nous ; nous monstrent un singulier effect d'amitié. Car c'est aimer sainement, d'entreprendre à blesser et offencer, pour profiter. » Sa relation avec Étienne de La Boétie, estimait-il, surpassait en qualité non seulement le mariage et l'attraction érotique, mais aussi l'amour filial, fraternel ou homosexuel. « Il faut tant de rencontre à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siècles. » La nature éminemment structurée, et pour ainsi dire économique, de l'amitié médiévale explique que la pensée classique et néoclassique ait tenu l'amitié pour si rare : précisément parce que les relations, dans les sociétés traditionnelles, étaient dominées par l'intérêt. Le « véritable ami » s'opposait ainsi au « flatteur » intéressé ou au « faux ami », comme Horatio à Rosencrantz et Guildenstern dans *Hamlet* (« plus un Romain qu'un Danois »). D'écuyer de Don Quichotte, Sancho Pança devient progressivement son ami ; au terme de leur voyage, il finit par comprendre que l'amitié elle-même est la récompense qu'il a toujours cherchée.

Goethe et Schiller, Byron et Shelley...

L'amitié classique, désormais qualifiée d'amitié amoureuse, traversa les XVIII^e et XIX^e siècles pour nous gratifier de relations exceptionnelles comme celles de Goethe et de Schiller, Byron et Shelley, Emerson et Thoreau. Wordsworth dédicacsa son œuvre maîtresse à son « cher ami » Coleridge.

Tennyson regrettait Hallam – « Mon ami... Mon Arthur... Cher à mon cœur comme une mère l'est à son fils » – dans le poème qui devint son chef-d'œuvre. En parlant de sa première rencontre avec Hawthorne, Melville n'avait pas honte d'écrire qu'« un homme de profonde et noble nature s'[était] emparé de [lui] ».

Mais l'avènement de la société mercantile était déjà en train de modifier les fondements mêmes de la vie personnelle, créant les conditions d'émergence de l'amitié moderne. Le capitalisme, disaient Hume et Smith, en rendant impersonnelles les relations économiques, a ouvert la voie à des relations privées uniquement fondées sur l'affection et l'affinité. Nous ne connaissons pas les gens qui fabriquent les choses que nous achetons et n'avons pas besoin de connaître ceux qui les vendent. Ceux que nous connaissons – nos voisins, nos compagnons de paroisse, les personnes que nous avons côtoyées au lycée ou à l'université, les parents des amis de nos enfants – n'ont aucun rapport avec notre vie économique. L'un enseigne dans une école de banlieue, l'autre travaille dans un commerce de l'autre côté de la ville, un troisième vit à l'autre bout du pays. Nous ne sommes rien les uns pour les autres que ce que nous choisissons de devenir, et nous pouvons cesser de l'être quand nous voulons.

Il faut y ajouter le développement de la démocratie, une idéologie de l'égalité universelle et de l'engagement mutuel. Nous sommes désormais des citoyens, et non plus des sujets, liés entre eux directement et non plus à travers l'allégeance à un monarque. Mais qu'est-ce qui peut tenir lieu de lien affectif, faire de nous autre chose qu'un agrégat de monades politiques ? Une réponse à cette question fut le nationalisme. Une autre a émergé à partir de la notion de sympathie sociale héritée du XVIII^e siècle : l'amitié, ou du moins le sentiment amical comme infrastructure affective de la société moderne. Ce n'est pas un hasard si la « fraternité » est venue compléter la devise de la Révolution française, aux côtés de la liberté et de l'égalité. Wordsworth en Grande-Bretagne et Whitman aux États-Unis accordaient à l'amitié universelle une place centrale dans leurs visions de la démocratie. Pour Mary Wollstonecraft, mère du féminisme, l'amitié était le terme clé d'un contrat sexuel renégocié, d'une nouvelle démocratie domestique.

Nous voyons mieux maintenant comment l'amitié a pu devenir la relation moderne par excellence. La modernité croit en l'égalité, et les amitiés, contrairement aux liens traditionnels, sont égalitaires-. La modernité croit en l'individualisme. Les amitiés ne servent aucune fin publique et existent indépendamment de tous les autres attachements. La modernité croit au choix. Les amitiés, contrairement aux liens du sang, sont électives ; de fait, l'avènement de l'amitié coïncide avec la fin des mariages arrangés. La modernité croit en l'expression de soi. Les amis, du fait que nous les choisissons, nous renvoient une image de nous-mêmes. La modernité croit en la liberté. Même les mariages modernes impliquent des obligations contractuelles, mais les amitiés n'entraînent aucun engagement irrévocable. Le tempérament moderne, porté à une fluidité et à une flexibilité sans limite, au jeu infini des possibilités, convient parfaitement à la nature informelle et improvisatrice de l'amitié. Nous pouvons être amis avec qui nous voulons, de la façon que nous voulons, pour aussi longtemps que nous voulons.

Cette « famille que l'on choisit »

Les transformations sociales entrent elles aussi en jeu. Tandis que l'industrialisation privait les gens des racines que constituaient la famille étendue et les communautés traditionnelles, pour les entasser dans les centres urbains, l'amitié a émergé pour adoucir l'anonymat de la vie moderne. Le processus est devenu presque naturel : vous terminez vos études, vous déménagez à New York ou à Los Angeles, et vous formez la bande d'amis qui vous accompagnera jusqu'à la trentaine. Et au-delà. Les mutations de la vie familiale ont rendu l'amitié encore plus importante ces dernières décennies. Entre l'augmentation des divorces et la multiplication des familles monoparentales, les adultes des foyers contemporains n'ont souvent plus d'époux, et encore moins de famille étendue, sur qui s'appuyer. Les enfants, laissés à eux-mêmes en raison de l'étiollement de l'autorité et de la vigilance parentales, échappent à tout contrôle à un âge toujours plus précoce. Les uns comme les autres se tournent vers les amis pour remplacer les anciennes structures. Les amis ont beau être, selon l'adage moderne, « la famille que l'on choisit », nombre d'entre nous n'ont pas d'autre option que de faire de leurs amis leur famille. Même ceux qui ont grandi au sein d'une famille stable et finissent par en fonder une autre passent de plus en plus de temps entre les deux. Il reste à trouver un terme satisfaisant pour désigner cette période de la vie, désormais longue en moyenne d'une décennie, voire bien plus encore, entre la fin de l'adolescence et le moment des choix définitifs. Mais il est certain que l'amitié y joue un rôle absolument central.

Inévitablement, l'idéal classique a perdu de sa vigueur. L'image de l'ami véritable unique, une âme sœur difficile à trouver mais profondément chérie, a complètement disparu de notre culture. Nous avons nos amis plus ou moins chers, voire nos meilleurs amis, mais personne depuis bien longtemps n'a parlé de l'amitié comme Montaigne ou Tennyson. En anglais, un néologisme désinvolte, *bff* [abréviation de *best friend forever*], simulacre de serment éternel, témoigne d'une conscience ironique de l'inconstance de nos liens : les *bff* ne seront peut-être plus en mesure de se parler le mois prochain. Nous réservons notre plus ardente énergie pour les relations sexuelles. De fait, entre l'essor du freudisme et l'avènement récent de l'homosexualité socialement visible, nous avons appris à éviter les expressions d'affection trop intense entre amis – hommes en particulier –, et avons réinvesti les amitiés historiques comme celle d'Achille et Patrocle de connotations sexuelles. Malgré le bruit fait ces derniers temps autour du terme de *bromance* (4), celui-ci n'est qu'un nouvel outil pour gérer le malaise soulevé par les amitiés masculines et le scénario typique de la « bromance » enseigne aux attachements novices de la jeunesse de laisser place à des relations hétérosexuelles matures. Au mieux, une amitié intense est une expérience qui nous aidera à mûrir en y mettant fin.

Quant au contenu éthique de l'amitié classique, sa visée vertueuse et émulative s'est elle aussi perdue. Nous avons cessé de croire que la plus haute ambition d'un ami est de nous inciter au bien en nous prodiguant ses recommandations morales. Nous pratiquons au contraire une amitié s'interdisant les jugements de valeur, fondée sur une approbation et un soutien inconditionnels – une amitié « thérapeutique », pour employer le terme dépréciatif de Robert N. Bellah (5). Il semble que nous soyons devenus terriblement fragiles. Un ami remplit son devoir, supposons-nous, en prenant notre parti – en corroborant nos impressions, en approuvant nos décisions, en nous aidant à nous sentir satisfaits de nous-mêmes. Nous nous acquittons de pieux mensonges, présentons des excuses quand un ami fait quelque chose de mal, nous efforçons de maintenir le bateau à flot. Nous sommes des gens occupés ; nous voulons des amitiés amusantes et sans frictions.

Les romans sur l'amitié du Bloomsbury Group

Mais alors même que l'amitié devenait universelle et que l'idéal classique perdait de sa vigueur, une nouvelle forme d'idéalisme fit son apparition pour répondre à certains des besoins les plus profonds de l'amitié : l'amitié de groupe ou le cercle d'amis. Les cénacles d'esprits supérieurs remontent au moins à Pythagore et à Platon, et furent relayés par les salons et les cafés des XVII^e et XVIII^e siècles, mais la période romantique leur donna un nouvel élan. L'idée d'amitié acquit un rôle central dans la représentation de soi, que ce soit au sein du cercle de Wordsworth ou de « la petite bande de vrais amis » qui assiste au mariage d'Emma dans le roman éponyme de Jane Austen. Et la notion de supériorité revêtit une tonalité utopique, de sorte que le cercle en vint à être considéré – précisément à cause de l'accent mis sur l'amitié – comme le prodrome d'une époque plus avancée. La même chose était vraie, un siècle plus tard, du Bloomsbury Group, dont deux membres, Virginia Woolf et E.M. Forster, enchaînèrent les romans sur l'amitié. Ce dernier est responsable de la formulation célèbre du credo politique du groupe : « S'il fallait choisir entre trahir mon pays et trahir mon ami, j'espère que j'aurai le cran de trahir mon pays. » Le modernisme fut la grande époque de la coterie et, comme les amitiés légendaires de l'Antiquité, les cercles d'amitié modernistes – bohèmes, artistiques, transgressifs – s'attaquèrent aux normes et aux structures existantes. L'amitié devint à ce titre une sorte de société alternative, un refuge à l'écart des valeurs d'un monde déchu.

L'idée selon laquelle l'essentiel de la vie affective d'un individu ne devrait pas se jouer au sein de la famille mais d'un groupe d'amis franchit les frontières du cénacle artistique pour se généraliser dans la seconde moitié du XX^e siècle. La prophétie romantico-bloomsburyenne annonçant une société constituée de cercles d'amitié s'est dans une large mesure réalisée. Mary MacCarthy a donné très tôt une vision acerbe des charmes d'une telle situation dans *Le Groupe* (1962) ; Barry Levinson, une autre plus charitable dans le film *Diner*, un peu plus tard (1982). Ces deux œuvres sont représentatives de ce que la généralisation de l'amitié de groupe doit à l'avènement de la culture jeune. La modernité associe en effet l'amitié elle-même à la jeunesse, période de la vie qu'elle considère à l'écart des fausses valeurs adultes.

Byron parlait de l'amitié comme du « lien précieux de la jeunesse », inversant la conviction classique selon laquelle son plein exercice demandait maturité et sagesse. La jeunesse une fois élevée par la modernité au rang suprême de période la plus essentielle et authentique de la vie, l'amitié est devenue l'objet de deux sentiments intenses contradictoires mais souvent simultanés. Nous avons cherché à prolonger indéfiniment notre jeunesse en restant fidèles à nos amitiés juvéniles, et nous avons pleuré sa perte en entretenant inlassablement la nostalgie de ces relations. C'est l'une des caractéristiques les plus frappantes de l'idée que le XX^e siècle se fit de l'amitié : la tendance à l'envisager à travers le filtre de la mémoire, comme si seule sa perte pouvait permettre de la reconnaître après coup, et comme si cette perte était inéluctable.

Les Copains d'abord, Génération pub...

La culture de l'amitié de groupe atteint son apogée dans les années 1960. Parmi les formes sociales de la contre-culture les plus marquantes et les plus investies sur le plan idéologique figuraient notamment la commune – une communauté d'amis se représentant comme en retrait d'une société impitoyablement marchandisée – et le groupe de rock'n'roll (en anglais non pas *group*, mais *band*), évoquant aussi bien la « bande de frères » de Shakespeare que la bande de joyeux compagnons de Robin des Bois, les Beatles en étant le modèle paradigmatique. Traverser sa vie au sein d'un groupe était le rêve utopique de l'époque, ce qui explique pourquoi l'annonce de la séparation des Beatles fut accueillie comme une tragédie générationnelle. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'amitié de groupe des années 1960 ait commencé à générer sa propre nostalgie avec l'anniversaire des trente ans du baby-boom. La série *Les Copains d'abord* [*The Big Chill*, 1983] mettait en scène des baby-boomers tentant de retrouver la magie de leur cercle d'amis de la fin des années 1960. (« Dans ce monde glacial, disait l'accroche du film, on a besoin de la chaleur de l'amitié. ») *Génération pub* [*Thirtysomething*], franchissant une étape supplémentaire, certifiait que l'amitié de groupe était devenue la nouvelle norme parmi les adultes. Néanmoins, la plupart des personnages de ces productions étaient mariés. Il fallut attendre les années 1990 pour qu'une nouvelle génération de célibataires, la trentaine largement révolue, retrouve ses propres représentations de l'amitié de groupe dans les séries *Seinfeld* (à partir de 1989), *Sex and the City* (à partir de 1998) et, bien sûr, *Friends* (à partir de 1994). À ce stade, la notion d'amitié comme citadelle de résistance morale à l'abri de la pression des normes et incubateur d'idéaux de société avait néanmoins disparu. Vos amis ne vous protégeaient pas du courant dominant, ils étaient le courant dominant.

Nous voilà ainsi revenus à Facebook. Avec les sites de réseaux sociaux du nouveau siècle – Friendster et MySpace furent lancés en 2003, Facebook en 2004 –, le cercle d'amitié s'est étendu pour engloutir l'ensemble du monde social, détruisant au passage à la fois sa nature propre et celle de l'amitié individuelle. La raison d'être de Facebook – et sa promesse – est de rendre visibles nos cercles d'amitié. Les voilà, mes amis, tous au même endroit. Si ce n'est, bien sûr, qu'ils ne sont pas au même endroit, ou plutôt que ce ne sont pas mes amis. Ce sont les simulacres de mes amis, de petits paquets d'images et d'informations sans saveur, qui ne ressemblent pas plus à mes amis qu'un jeu de cartes à des personnages réels.

Je me souviens m'être rendu compte, il y a quelques années, que la plupart des membres de ce que je me représentais comme mon « cercle » ne se connaissaient en réalité pas. J'en avais rencontré un en troisième cycle d'université, un autre au travail, un à Boston, un autre à Brooklyn, l'un vivait maintenant à Minneapolis, l'autre en Israël, et j'étais ainsi en mesure d'en énumérer quatorze qui ne s'étaient jamais rencontrés. Imaginer qu'ils aient pu former un cercle, une structure close sur elle-même, était une croyance, réalisai-je, qui violait aussi bien les lois du sentiment que celles de la géométrie. Ils étaient un ensemble de points, et j'évoluais quelque part entre eux. Facebook nous donne exactement cette illusion en nous invitant à croire qu'en dressant une liste nous faisons par miracle apparaître un groupe. La juxtaposition visuelle crée le mirage d'une proximité affective. « C'est comme s'ils étaient tous en train de discuter entre eux », m'a dit un jour une connaissance à propos de sa page Facebook remplie de « posts » et de commentaires d'amis et d'amis d'amis, « sauf que ce n'est pas le cas ».

Pourquoi ce besoin de tout raconter ?

Naguère une relation, l'amitié est, autrement dit, en train de se dissoudre en une impression – non plus une chose que les gens partagent mais une chose à laquelle chacun d'entre nous se raccroche individuellement dans la solitude de sa grotte électronique, occupé à refaire le compte de ses

contacts comme un enfant solitaire joue à la poupée. La communauté a depuis longtemps suivi le même chemin. Tandis que la traditionnelle communauté de chair et d'os disparaissait, nous avons tenté de retenir ce que nous avons perdu – la proximité, l'enracinement – en nous cramponnant au mot, sans faire grand cas de ce que nous avons à mettre derrière. Nous parlons maintenant de la « communauté » juive, de la « communauté » médicale, de la « communauté » des lecteurs, bien qu'aucune n'en soit à proprement parler. Plutôt qu'une communauté, nous avons au mieux, un « sentiment » de communauté – l'impression sans la structure ; une émotion privée, pas une expérience collective. L'amitié, qui doit son importance actuelle à son rôle de substitut de la communauté, suit la même évolution. Nous avons des « amis », de la même façon que nous appartenons à des « communautés ». Parcourir ma page Facebook me donne, précisément, un « sentiment » de relation. Pas une relation réelle, juste un sentiment.

À quoi servent tous ces affichages sur son mur Facebook, toutes ces mises à jour de statut ? Le premier beau week-end de ce printemps, un ami a publié cette mise à jour depuis Central Park : « Untel est dans le Park avec le reste de NYC [New York City]. » Pourquoi, si vous profitez d'une belle journée pour vous promener dehors, ne pas laisser un peu de répit à votre iPhone ? Mais surtout, au-delà de cette première réflexion : pourquoi éprouvez-vous le besoin de nous dire cela ? Nous avons toujours échangé nos petites réflexions et nos états d'âme privés – cela fait partie de l'amitié, de notre manière de rester présents à la vie des autres – mais les choses ont changé. Jusqu'à récemment, nous ne pouvions partager nos pensées qu'avec un seul ami à la fois (par exemple au téléphone), ou à la rigueur avec un petit groupe, après coup, *de visu*.

Ce faisant, nous parlions à des gens en particulier et nous adaptions notre discours et notre façon de parler à leurs centres d'intérêt, leur personnalité, et surtout notre degré d'intimité avec eux. Le slogan de la compagnie de télécommunications AT&T en 1981, « Décrochez et touchez quelqu'un », faisait référence à une personne en particulier, à qui nous étions réellement en train de penser. Cela voulait dire avoir une conversation. Nous nous contentons désormais de diffuser nos flux de conscience en direct depuis Central Park, à nos 500 amis à la fois, en espérant que l'un d'entre eux, n'importe lequel, confirmera notre existence en ajoutant un commentaire. Nous n'avons pas seulement cessé de parler à nos amis en tant qu'individus, dans ces moments-là, nous avons cessé d'y penser comme à des individus. Nous en avons fait une masse indéterminée, une sorte de public sans visage. Nous ne nous adressons pas à un cercle, mais à un nuage.

La rapidité avec laquelle les choses ont changé est surprenante. Non seulement nous n'avons plus Wordsworth et Coleridge, mais nous n'avons même plus Jerry et George, les personnages de *Seinfeld*. Aujourd'hui, Ross et Chandler (*Friends*) écriraient sur leurs murs Facebook respectifs. Carrie et ses copines (*Sex and the City*) mettraient à jour leur statut et, si elles trouvaient le temps de déjeuner ensemble, seraient trop occupées à consulter leurs BlackBerry pour avoir une véritable conversation. *Sex and the City* et *Friends* ont fait leur apparition sur les écrans il y a quelques années à peine, et notre monde n'est déjà plus le même. L'amitié (comme le militantisme) s'est progressivement fondue dans notre mode de vie électronique.

Nous sommes trop occupés pour consacrer à nos amis plus de temps qu'il n'en faut pour envoyer un SMS. Nous sommes trop occupés à envoyer des SMS. Et que se passe-t-il quand nous trouvons le temps de nous retrouver ? J'ai demandé à une femme que je connais si ses filles adolescentes et leurs amis avaient toujours le même genre d'amitiés intenses que les ados partageaient autrefois. Oui, m'a-t-elle répondu, mais ils s'y prennent autrement. Ils veillent toujours tard le soir à discuter dans leur chambre, mais ils sont simultanément en ligne avec trois autres amis, et en train d'envoyer des SMS à trois autres encore. La conversation vidéo est plus intime, en théorie, que la conversation téléphonique, mais pas quand elle est menée avec quatre personnes à la fois. Et les adolescents sont seulement un peu en avance sur nous. Une étude a montré qu'un Américain sur quatre n'avait pas de proche confident, contre un sur dix en 1985. Ces chiffres remontent à 2004, et il est peu probable que Facebook, les SMS et tout le reste aient contribué à améliorer la situation. Plus nous connaissons de gens, plus nous sommes seuls.

La nouvelle amitié de groupe, déjà viciée en tant que telle, est en train de vampiriser nos amitiés individuelles à mesure que s'estompe la frontière entre les deux. Le plus troublant avec Facebook est la bonne volonté, pour ne pas dire l'enthousiasme, avec lequel les gens font étalage de leur vie privée. « Salut bichette ! J'arrive mercredi. Déjeuner ? » « Julie, je suis tellement contente de t'avoir retrouvée. » « Excuse-moi de ne pas avoir appelé, les temps sont durs en ce moment. » Ces gens ont-ils oublié l'usage de l'e-mail, ou préfèrent-ils vraiment mettre en scène l'équivalent affectif d'un tripotage en public ? Je peux comprendre « Untel se promène dans le Park avec le reste de NYC », mais je suis incapable de comprendre cette forme d'exhibitionnisme. Peut-être faut-il que j'abandonne l'idée que la valeur de l'amitié tient justement à l'espace d'intimité qu'elle crée : non pas tant aux secrets que peuvent échanger deux personnes qu'au monde inimitable et inviolable qu'elles construisent, cette toile d'araignée qu'elles tissent, lentement et minutieusement, ensemble. Il y a quelque chose de vaguement obscène dans le fait de mettre en scène cette intimité devant tous les gens que vous connaissez, comme si son véritable objectif était de montrer combien vous êtes quelqu'un de profond. Avons-nous à ce point soif de reconnaissance, besoin de prouver à tout prix que nous avons des amis ?

Flot ininterrompu de futile et d'éphémère

Facebook a certainement ses avantages. Il permet de retrouver des amis perdus de vue depuis longtemps et de garder le contact avec ceux qui sont loin. Mais même cela, je n'en suis pas sûr. Ayant déménagé récemment à l'autre bout du pays, je pensais que Facebook m'aiderait à me sentir proche des amis que j'avais laissés derrière moi. Je suis maintenant convaincu du contraire. Toute cette littérature sur les moindres détails de leur vie quotidienne, ce flot ininterrompu de futile et d'éphémère, me laisse à la fois vide et désagréablement gavé, comme si je venais de me jeter sur un paquet de chips. Et, justement parce que cela me rappelle la vraie nourriture, la vraie connaissance, nous communiquons par e-mails, par téléphone ou en chair et en os. Et tout l'aspect théâtral de l'affaire, le sentiment que mes amis font tout leur possible pour usurper leur propre identité, ne fait qu'augmenter le malaise. Je ne peux m'empêcher de penser que la personne dont je regarde le mur n'est pas tout à fait celle que je connais.

Pour ce qui est de reprendre contact avec de vieux amis – oui, quand il s'agit de personnes que l'on aime vraiment, c'est un miracle. Mais c'est rarement le cas. Il est question de quelqu'un avec qui vous avez campé un été, d'un simple copain de lycée. Il ne vous importe plus en tant qu'individu, en tout cas pas ce qu'il est devenu ; il importe parce qu'il a fait partie de la texture de votre expérience à un certain moment de votre vie, en commun

avec toutes vos autres connaissances. Isolez-le de cette texture – lisez ce qu’il écrit au sujet de sa progéniture, regardez ses photos de vacances – et il perd toute signification. Prenez-lui encore un peu plus et vous ruinez la texture elle-même pour remplacer la matrice des sentiments et de la mémoire, la trame profonde de l’expérience, par une impression fallacieuse de familiarité. Votre moi de 18 ans le connaît. Votre moi de 40 ans ne devrait pas le connaître.

Facebook offre une possibilité utopique : retrouver maintenant ce qui a été perdu autrefois. Mais le paradis du passé est une terre promise qui se désintègre quand on l’aborde. Facebook fait figure ici d’anti-madeleine, d’effaceur de mémoire. Proust savait que la mémoire est une créature capricieuse qui ne surgit qu’au moment où l’on s’y attend le moins. Les bibelots, les photographies, les réunions de retrouvailles, et maintenant ces nouveaux modes d’amnésie sont les ennemis de la véritable mémoire. Le passé devrait rester dans le cœur, à la place qui lui revient.

Enfin, les nouveaux sites de réseaux sociaux ont falsifié jusqu’à notre compréhension de l’intimité et, avec elle, notre compréhension de nous-mêmes. Les médias colportent l’idée absurde selon laquelle un profil MySpace ou des listes du type « 25 choses sur moi (6) », peuvent nous en apprendre plus sur une personne que ce que même un ami proche serait en mesure de savoir ; voilà qui repose sur une série de notions stériles sur ce que signifie connaître quelqu’un. D’abord, l’idée que l’intimité relève de la confession – idée chère à la fois aux Américains et aux jeunes, peut-être parce que ces deux catégories aiment voyager avec des inconnus et tendent à considérer que s’épancher est la voie d’accès la plus rapide à la familiarité. Ensuite, l’idée que l’identité est réductible à l’information : le nom de votre chat, votre Beatle favori, la chose stupide que vous avez faite en 5e. Troisièmement, que ladite identité est plus particulièrement réductible au type d’information qui intéresse au premier chef les sites de réseaux sociaux, c’est-à-dire les habitudes de consommation. Nous faisons tous des études de marché sur nous-mêmes, mais Facebook fait bien pire : il amplifie cette tendance déjà ancienne à nous représenter exactement en ces termes. Nous portons un tee-shirt qui clame notre fidélité à une marque, nous nous piquons de posséder un Mac, et dressons désormais des listes de nos chansons favorites. « Quinze films en quinze minutes. La règle : ne pas y réfléchir trop longtemps. »

L’information remplace donc l’expérience, comme dans tous les domaines de notre culture. Pourtant, quand je pense à mes amis, à ce qui en fait ce qu’ils sont et ce pourquoi je les aime, ce ne sont pas les noms de leurs frères et sœurs qui me viennent à l’esprit, ni leur hantise des araignées. Ce sont leurs qualités d’âme. C’est la générosité de celui-ci, la droiture de celui-là, l’humour noir d’un troisième. Encore ces descriptions ne vont-elles guère plus loin que de dire qu’il a les cheveux roux ou qu’il est grand. Pour comprendre à quoi il ressemble vraiment, il faudrait regarder une photo. Et pour comprendre qui il est vraiment, il faudrait que l’on vous parle de ce qu’il a fait. Le personnage révélé par l’action : les deux éléments éternels de la narration. Pour connaître les gens, il faut écouter leur histoire.

La taille des messages ne cesse de rétrécir

Mais c’est précisément ce pour quoi la page Facebook ne laisse pas de place, ni 500 amis, le temps. L’e-mail avait déjà restreint le volume de la lettre à un certain maximum acceptable, peut-être un millier de mots. Avec Facebook, la boîte rétrécit encore plus, réduisant à nouveau la limite conventionnelle d’un message à peut-être un tiers de cette longueur. Et nous savons tous ce qu’il en est de Twitter [qui limite tout message à 140 signes]. La missive de dix pages a été reléguée au rayon des antiquités, bientôt suivie semble-t-il par la conversation de trois heures. L’une et l’autre étaient des espaces pour raconter des histoires, un acte qui peut difficilement être accompli en beaucoup moins de temps. « Poster » des informations, c’est comme la pornographie, un étalage lisse et impersonnel. S’échanger des histoires, c’est comme faire l’amour : sonder, tâtonner, interroger, caresser. C’est réciproque. C’est intime. Cela demande de la patience, de la dévotion, de la sensibilité, de la subtilité, du savoir-faire – et cela enseigne aussi tout cela.

On ne les appelle pas réseaux sociaux sans raison. Entretenir son réseau signifiait autrefois une chose précise : faire le tour de ses contacts professionnels dans le but de faire avancer sa carrière. La vérité est que Hume et Smith n’avaient pas tout à fait raison. La société mercantile n’a pas éradiqué la dimension intéressée de l’amitié, elle a seulement changé notre façon de nous y prendre. Aujourd’hui, à l’âge du moi entrepreneurial, même nos relations les plus intimes s’inscrivent dans ce cadre. Un ouvrage récent de sociologie des sciences décrit ainsi la formation d’un réseau dans une université de la côte ouest des États-Unis : « Il ne semble pas y avoir un seul individu solitaire – frôlant les murs d’un air abattu – pas plus que de duos, sinon de façon fugitive. » Pas de solitude, pas d’amitié, pas d’espace pour le refus – le parfait paradigme contemporain. L’auteur nous assure pourtant dans le même temps que cette « communauté » fait grand cas du « temps en face à face » considéré comme une « interaction haut débit » offrant « la possibilité rare d’interrompre, de rectifier, de rebondir et d’apprendre ». Les contacts humains, rendus « rares » et évalués selon les critères d’un ingénieur système. Nous avons confié nos cœurs à des machines, et nous sommes en voie de devenir des machines. Le visage de l’amitié dans le nouveau siècle.

Cet article est paru dans *The Chronicle of Higher Education* le 6 décembre 2009. Il a été traduit par Hélène Quiniou.

Notes

1| Robert Brain, qui a traduit en anglais Marcel Mauss et Maurice Godelier, est un spécialiste des Bangwas du Cameroun.

2| Nisus et Euryale sont des personnages de l’Énéide : Nisus est un homme d’âge mûr, Euryale un adolescent.

3| Damon et Pythias étaient des amis pythagoriciens vivant à Syracuse vers 400 av. J.-C. Damon s’offrit pour mourir à la place de Pythias.

4| Bromance : contraction de bro (« pote ») et de romance (« idylle »).

5| Le sociologue américain Robert N. Bellah a publié en 1985, avec trois autres collègues, *Habits of the Heart. Individualism and Commitment in American Life* (« Habitudes du cœur. Individualisme et engagement dans la vie américaine »).

6| « 25 choses sur moi » est une chaîne de messages dans laquelle chacun note vingt-cinq détails personnels sur lui-même, envoie cela à vingt-cinq « amis », lesquels doivent en faire autant.